

Espace Eclair, Escaliers du marché 25, 1003 Lausanne

A l'occasion de la publication de ses poèmes dans
la Revue de Belles-Lettres

Jacques Roman & David Collin
donnent à entendre

ALEJANDRA PIZARNIK

Poète argentine (1936-1972), traductrice de Hölderlin, Artaud,
Michaux et Aimé Césaire, Alejandra Pizarnik a été proche
d'André Pieyre de Mandiargues, Julio Cortazar, Octavio Paz.

Jeudi 15 et vendredi 16 décembre à 19h, Samedi 17 décembre à 11h

*

Jamais vraiment sortie du monde de l'enfance, Alejandra Pizarnik n'aura de cesse d'aller à la recherche d'une langue qui puisse valider son existence, et dépasser ses appréhensions des gouffres, du silence, donner ainsi *un sens à la souffrance*. Trop de lucidité, trop de visions, et un élan inquiet vers la mort l'entraînera à s'ôter la vie le 25 septembre 1972. Moins d'une année après, dans le second numéro de 1973, la RBL publie les premières traductions françaises de ses poèmes, sous l'impulsion de Florian Rodari. Et la conscience immédiate qu'il s'agissait d'une voix singulière, reconnue depuis comme l'une des plus grandes voix poétiques d'Amérique Latine. Depuis, Sylvia Baron Supervielle, Claude Couffon, Alberto Manguel et Jacques Ancet, ont traduit et publié poèmes et proses, ainsi que ses journaux, traduits récemment par Anne Picard aux éditions Corti.

Cher Alejandra Pizarnik, l'écriture est un laboratoire, un lieu secret où les mots vont et viennent de l'obscurité, dévoilent et recouvrent dans un même mouvement ambivalent les rêves et les apparitions trop lucides d'une vie toujours placée sur le bord d'un vide immense, d'un vide où se renversent le monde et les espoirs.

Alors il faut sauter, prendre le risque à bras le corps, au risque de tomber, accomplir le geste qui consiste à rejoindre le monde dans un élan désespéré de franchise, dans une danse des mots et des sens, d'une lucidité qui vient d'une enfance jamais abandonnée. Chez Alejandra Pizarnik se côtoient l'enfant et l'adulte, « la mère et la fille » nous dit Jacques Ancet. Et quand le miroir se présente, Alice-Alejandra le traverse de part et d'autre, allant d'un monde à l'autre, sans jamais être sûre de se situer quelque part. C'est dans cette hésitation inquiète que l'écriture fouille, inspecte, expérimente, cherche une langue en forme d'espoir, mais dont les reflets sont toujours faits de désillusions successives. Où il faut dire quelque chose plutôt que rien, mais surtout tenter d'exprimer ce rien pour lequel il faut inventer sans cesse une nouvelle langue. Avec une exigence absolue de vérité.

David Collin, décembre 2011

ALEJANDRA PIZARNIK

(Buenos Aires, Argentine, le 29 avril 1936 – Buenos Aires, Argentine, le 25 septembre 1972)

La poète argentine Alejandra Pizarnik (dont le prénom de naissance était Flora) est née le 29 avril 1936, à Buenos Aires où ses parents d'origine russe sont arrivés dans les années trente, fuyant l'antisémitisme. Elle perd son père très tôt et sa mère sombre alors dans une grave dépression. Elle commence à publier ses poèmes dès l'âge de 20 ans ; elle fait des études de lettres et de peinture et s'installe en 1960 à Paris se liant avec André Pieyre de Mandiargues, Octavio Paz, Julio Cortazar. Elle travaille comme correctrice d'épreuves, traduit Hölderlin, Artaud, Michaux, Aimé Césaire et Yves Bonnefoy. Elle rentre en Argentine en 1964 en raison de la dépression de sa mère. En 1969 une bourse lui permet de séjourner aux États-Unis et d'écrire un essai sur Erzebeth Bathory. Elle se donne la mort le 25 septembre 1972, à l'âge de 36 ans. Elle avait noté dans son Journal, en 1962 « Ne pas oublier de me suicider »

Celle qui ébauchait ses poèmes à la craie sur une ardoise, dans sa chambre, retint l'attention de François-Xavier Jaujard, Silvia Baron Supervielle sa principale traductrice, mais aussi Octavio Paz, Alberto Manguel, Claude Couffon et Jacques Ancet. Extrait d'un court texte de Jacques Ancet : « Il y a d'abord une blessure – la naissance : la perte de plénitude. De cette blessure nous saurons peu de choses – c'est le centre, le jardin, l'autre rive – sauf qu'elle ne cesse d'aimer la poésie d'Alejandra Pizarnik [...] La naissance pour elle est une mort – « un acte lugubre ». Expérience qui marque l'existence d'un signe foncièrement négatif. Vivre c'est vivre l'absence, le vide : « Soigne-moi du vide », dit-elle. Et autre extrait, d'un portrait d'Alejandra par Alberto Manguel, dans la très belle postface qu'il donne à la nouvelle édition de l'œuvre poétique chez Actes Sud (2005) : « Elle habitait un appartement minuscule au cœur de Buenos-Aires. Elle avait fait un voyage à Paris (voyage qui allait nourrir son imagination longtemps après son retour et au cours duquel elle rencontre Julio Cortazar et André Pieyre de Mandiargues, deux figures-clés dans sa vie) et par la suite elle ne sortit quasiment plus de l'espace clos de ses quatre murs, où elle écrivait, dormait (mal) et recevait ses amis. Près de son bureau, elle avait épinglé une phrase d'Artaud : « Il fallait d'abord avoir envie de vivre » [...] Au cours de sa brève existence, Alejandra publia huit petits recueils qui lui valent aujourd'hui une place fondamentale dans la poésie de langue espagnole. Ses prédécesseurs étaient les poètes arabo-andalous du Moyen Age, ainsi que Quevedo, saint Jean de la Croix et sœur Juana, auxquels vinrent ensuite s'ajouter ses lectures de Rimbaud, d'Yves Bonnefoy et des surréalistes français

Oeuvres disponibles en français

A propos de la comtesse sanglante, trad..Jacques Ancet, Editions Unes, 1999.

Œuvre poétique, trad. Silvia Baron Supervielle et Claude Couffon, Actes Sud, 2005

Journaux (1959-1971), trad.. Silvia Baron Supervielle et Anne Picard, José Corti, 2010